Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 73 (1934)

Heft: 23

Artikel: Avenches au printemps

Autor: Jean

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-225852

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 29.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch



FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU Journal de la Suisse romande paraissant le samedi Rédaction et Administration :

Pache-Varidel & Bron Lausanne

111

ABONNEMENT:

Suisse, un an 6 fr.

Compte de chèques II. 1160

ANNONCES:

Administration du Conteur



ONA FENNA QUEMEINT IEN A PAS

'ANTA Caton, ona pecheinta fémalla de per tsi no. n'âve diamé étà malâda. Se n'hommo, que n'âve rein dé santé, étài mort dzoune, et sa fellhie, ona poura corsetta, âve auque que n'allâve pas, bargagnîve tre dzors per senênn, preinsai tui lou rémâidze qué y âve su lou papi.

âve su lou papi.

L'anta Caton, ma fâi, ne compreingnâi rein à tot cé commerce, et tot le dzor on l'oudâi mionnâ per la baraqua et teimpétâ apré lou mâidze que cotont on moué d'ardzeint por ne rein fére tiet de mau. Son frâro Djan qu'étai assebin venu malâdo, âve consurtâ « l'homme de l'art » quemeint dit Monsu lo menistro, âve bin prâi tui lou rémâidze qu'on li âve baillâ, mé étâi mort tot parâi (tout de même). L'anta Caton desâi:

— Se mon frâre âve volliu m'acâutâ tant min et bâire de thé à la camamila et à l'ernicâ, et sare todzo dé ci mondo.

On matin, portant, cllià fémalla tant solide s'est trovâie tota câfie ein sé léveint. Ona senânna apré Monsu Ganale, noûtron villhio mâidzo étâi inque, que li fâ teri la leinvoua, tessi, soellia et rétessi et li quemande dé bâire fiau sai (cinq à six) couelliéra d'houllie dé ruicin por sé débarrassi la panse.

Le leindéman, quand le mâidzo torne fére sa vesita, trâove l'anta Caton pllie mau et la fioula d'houllie pa pi deboutcha su la trâbllia.

- Adon, que li fâ, vo n'ai pas preind cllia pouerdze?

Na, fâi na. Y lé agotâie, mé cein âve on tant crouïo goût que ié dzerâ dé ne pas ein re-

bâire ona seule gotta. Mé, mé, tchina drôla dé fémalla vo z'êtes! Voutron frâre Djan, lui, étâi on âtre corps, qu'a preind tot ce qu'y li é quemandâ.

— Ouâi, mé, fâ l'anta Caton, iô éte, ora, mon

frâre? Ere mort.

Djan-Pierro dé le Savoles.

DENISE

Elle était belle, Denise; Farouche, à ce qu'on disait, Mais ma bague lui plaisait, Et pour moins l'on s'humanise.

Un jour sous un cerisier, Je la vis toute seulette; Sur la branche, une fauvette Bavardait à plein gosier.

Au bruit de mes pas, Denise Se leva, l'air tout tremblant; La fauvette en s'envolant Fit tomber une cerise.

J'en vis d'autres, çà et là, Rouges parmi l'herbe verte, Et j'aperçus, entr'ouvere, Sa bouche qui me troubla.

Sous un rayon, l'améthyste A mon doigt étincelait; Denise la contemplait D'un long regard doux et triste.

Elle te plaît donc toujours? Lui dis-je, prends-la, ma belle. Et je vis dans sa prunelle Des caresses de velours...

Mais il faut que, sans colère, Tu me donnes à l'instant Cinq ou six baisers - autant Que de cerises par terre.

Vers son rateau bravement, Elle courut, empressée; le crus l'avoir offensée, Et m'en allai tristement.

Mais voici qu'elle m'implore D'un accent gonflé d'émoi ;

— Oh! dit-elle, attendez-moi! Je vais en abattre encore!

AVENCHES AU PRINTEMPS

ANS une plaine verdoyante, une colline se dresse, portant la petite cité moyen-nageuse d'Avenches. Ville aimable et souriante, aux maisons étroites, dont les avanttoits s'avancent jusqu'au-dessus des trottoirs. Le soleil du matin éclaire les façades des vieilles demeures et donne du relief aux moulures des balcons comme aux arcades des fenêtres. Peu à peu la rue s'anime. Un paysan passe avec son char à banc; puis c'est le laitier qui disparaît dans une rue adjacente, au fracas de ses «boilles» qui s'entrechoquent. Alors les négociants ouvrent leurs échoppes et, le nez en l'air, consultent le temps, avant de donner le premier coup de balai sur le trottoir.

Cependant, sur la place du Château, tout est tranquille à cette houre matinale. Le vaste édifice élève sa masse grise au-dessus des toits voisins. On gravit quelques marches dans la haute tourelle cylindrique et l'on évoque le passé. Ce quartier, c'est la vieille, vieille ville, celle du moyen âge et de l'époque bernoise. Car les Bernois, gens pratiques et gouverneurs habiles, n'hésitèrent pas à installer princièrement leurs bail-lis. Sur l'emplacement du vieux château épiscopal, cet édifice de style renaissance fut construit. Les baillis qui y séjournerent ont laissé, sous forme d'armes et d'inscriptions diverses, des traces de leur passage. Et maintenant, ce sont les petits écoliers avenchois qui ont pris possession de cet édifice et qui, à certaines heures de la journée, l'ont transformé en ruche bourdonnante.

Et quand on quitte le château, on arrive sur la place du nord où se dresse, imposant dans sa nudité, le vieux musée. Tout près, une pelouse en forme de cuvette : c'est l'amphithéâtre. Un troupeau de poules se promène à l'endroit où des gladiateurs luttèrent jadis en présence d'une foule en délire. Et, au pied de la haute muraille, voici un entassement de pierres : seuls vestiges d'une civilisation disparue.

Quand on quitte de musée où sont conservés fibules, anneaux, statuettes et amphores, on jette un dernier coup d'œil aux mosaïques. Mais ce qui retient l'attention, ce ne sont pas ces débris,

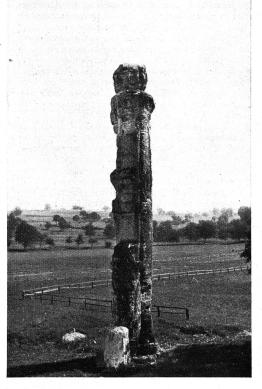
mais le magnifique panorama qui se déroule sous nos yeux. Le regard cherche les collines voisines où se dresse le rideau sombre des sapins. Il glisse le long des pentes verdoyantes où les cerusiers en fleurs mettent partout des taches d'un blanc éclatant et s'arrête sur le lac de Morat dont les eaux calmes sont à peine ridées par la brise ma-tinale. Au delà du petit lac, le Vully élève sa croupe verte toute pareille à une colline toscane.

Pays avenchois, petit pays bien à soi, dont toute la vie est concentrée dans deux ou trois bourgades où l'on conserve jalousement les tra-ditions vaudoises : l'hospitalité souriante, la bon-

ne humeur et la jovialité.
Il suffit de quitter l'esplanade du musée pour apercevoir, à un jet de pierre du chemin de Do-natyre, le cigognier qui érige sa haute colonne jaunâtre au milieu des vastes prairies semées d'arbres fruitiers.

Et l'on traverse cette plaine où s'élevait jadis la ville romaine d'Aventicum, ville de quarante mille habitants et capitale de l'Helvétie. Des vestiges de murailles se dressent encore çà et là et l'on peut, d'un coup d'œil, faire le tour de l'ancienne cité. De la Porte-est, dont la tour a été entièrement reconstruite, on domine toute la contrée.

Sur ces prairies où croît l'herbe nouvelle, sur ces champs qu'on laboure pour planter les pom-mes de terre, il y eut jadis des temples, des bains et des maisons carrées où vivaient de nobles Romains. Et les jours de marché, la foule oiroulait dans les rues, la foule des badauds, des mar-chands et des gens du peuple qui brusquement s'écartait pour laisser passer les litières des gens de qualité. Ici et là, des paysannes vendaient des



légumes, des firuits, des pièces de bétail. Et, par escouades, des légionnaires marchaient en cadence pour aller, sur les murs d'enceinte, relever

les sentinelles qui, appuyées au manche de leur pique, surveillait l'horizon.

Et l'on songe à tout ce grand passé, disparu à jamais, et qui nous a laissé le flambeau de la civilisation, le génie de la Rome antique.

Jean des Sapins.

LE PORTEUR D'EAU

N Ancien-Moyen qui, chaque jour, faisait la course de Paudex et passait par la rue de Bourg, nous rappelle le

scuvenir du père Ballif:

« Arrivant de bonne heure avec les camarades de Lutry-Pully, nous rencontrions le porteur d'eau Ballif qui faisait l'approvisionnement des « pierres à eau » des nombreux habitants du quartier en se ravitaillant à la dite fontaine, remplissant sa brante de tôle vernie et, appuyé sur sa canne, gravissant tous les étages et escaliers abrupts des immeubles d'alors.

Il sifflait de ses lèvres très agréablement, d'un son doux et très juste, rappelant celui du pi-colo ou du flageolet, de très jolies mélodies. Nous nous arrêtions pour l'écouter ou bien s'il était peu disposé, nous l'incitions à se faire en-tendre. Il ne se faisait pas beaucoup prier, sur-tout s'il avait trempé ses lèvres dans un petit verre de « mame » pris chez la mère Henneberg, au café du coin de St-Pierre.

Une société d'étudiants d'alors avait fait son sosie pour figurer et animer une de ses «revues».

Je le vois encore nous regarder, de ses yeux mi-clos un peu égarés, mais malicieux quand même. F. D. »

LA «MONTÉE»

A Jean des Sapins.

ON voisin Jules l'amodiateur ne pouvait plus attendre le moment de la « montée » à l'alpage ; il avait des fourmis dans les tibias, des démangeaisons aux arias ». Il rêvait des gentianes bleues, des «liaubées» le soir dans les combes vertes, de l'odeur chaude du caillé montant de la chaudière... De temps en temps, selon une habitude curieuse héritée de père en fils dans sa famille, il montait sur les « ébauchés » par l'escalier de bois, et là, caressait de l'œil la belle lignée de clochettes suspendues par rang de taille à une longue perche. Puis, tout à coup, pris d'une envie irrésistible, il branlait la perche et l'harmonie des pâturages en été retentissait doucement, comme endormie par une sourdine, dans les combles silencieux et empoussiérés de la maison. Les vaches meuglaient à l'écurie, prises elles aussi de la nostalgie de la montagne. Et Jules — Jules au Sonneur — rêvait des gentianes bleues, de l'odeur du caillé... Les passants étonnés levaient la tête vers l'œil de bœuf du pignon, d'où s'échappait cette musique intempestive, ils souriaient, passaient en disant: « C'est Jules au Sonneur!»

Il est monté au Croset plusieurs fois déjà, le dimanche matin; il a endossé son gilet de frui-tier et pris son bâton familier à dragonne de cuir, histoire de se retremper dans l'ambiance de l'été à la montagne ; il a parcouru la « montagne » en tous sens. L'herbe est rare et les citernes à moi-tié pleines cette année; il a fait sec et la bise a « mangé » avant les vaches. Mais Jules est opti-

Le mois de juin « refera » les « plans » ;

les combes alombrées sont bonnes.

Il n'a pas mis d'annonce dans la « Feuille d'avis du canton » pour trouver un «trancheur». Il ne se fie qu'à lui-même pour ce travail délicat, d'où dépend tout le succès de la saison d'alpage. Jules « tranche » lui-même. Il ne s'agit pas que quelqu'un d'autre que lui se mêle de sa cave à fromages.

Tout est prêt : la chaudière de cuivre, les «bagnolets», les «licols», les paillasses des fruitiers et... le tonneau de la «montée».

Juin peut venir au calendrier.

... C'est le moment confus qui précède l'aurore.

Au sommet du sapin, à la lisière de la côte où le jour qui va venir met un peu de clair, la grive prélude; elle lance ses arpèges moelleux, sono-res, qui portent loin, par delà le village assoupi, dans la « sagne » encotonnée d'un peu de brume, jusqu'à l'écho du revers.

...Mais il y a quelque chose dans l'air. Les choses, qui vivent la nuit, s'agitent, un reste d'ombre remue, les petits oiseaux frémissent au nid. On attend. Quelque chose va se passer...

Ah !... un bruissement au lointain, là-bas, vers la plaine. Le vent? La pluie? Un grondement dans la nue ?... Tiens! on dirait un bourdonnement: ça sonne. C'est un troupeau. Plus de doute.

Le temps de la « montée » est venu.

Le bruissement confus est maintenant une soncrité harmonieuse plus claire, qui s'éclaircit encore, sonne, sonne... Voici les clochettes. L'harmonie grandit, s'approche, s'enfle. Elle est là, au détour de la route. Elle éclate aux maisons du village.

Les premières vaches du troupeau apparaissent. On voit de face leurs belles cornes qui se balancent au rythme de leur clochette. Voici la reine, son « bouta-cul » fleuri sur la tête. Un gamin de quinze ans marche devant. Il a aussi une fleur de papier à sa calotte d'armailli.

— Té! Té! Té!... Ho-ho-ho-hôôô!...

Quel bel orgueil dans son appel sonore. L'orgueil du jeune paysan pour son magnifique trou-

peau qui défile.

Garons-nous. Le voici. Derrière la reine, les autres passent, serrées, en rangs désordonnés de sept, huit de front, toute la largeur de la route. C'est un torrent de bétail pressé qui passe, dans l'harmonie de leurs cloches: tintements clairs de l'argent, pizzicati des grelots, basses sourdes des toupins » se fondent en une sonorité vibrante, trémolée et puissante.

...Des échines droites; ici et là la queue en l'air d'une bête en folie, une bousculade, celles des bords dévalent en bas le talus sous la poussée; une rouge et blanche fait tache sur le jaune et le blanc. Le village vibrant a l'air envahi, inondé de bétail, qui déborde partout. Il y a des gens en saut-de-lit aux fenêtres.

Le troupeau, immense, innombrable, passe, passe toujours, encore... Combien y en a-t-il de

ces vaches?

- C'est celui des Grands-Plats, entends-je dire à mes côtés.

Non. C'est celui de la Burtinière.

Voici encore les génissons, les petits veaux, qui trottent menu, jambes raides, innombrables, grelots fêlés. On plaint doucement ces petites bêtes calines, qui suivent à peine cette avalanche de bêtes pressées et sonnaillantes; ils ont marché toute la nuit, ou plutôt couru.

Les hommes et le char ferment la marche. Blouses bleues, figures rougeaudes, gens gais, hu-

chant aux fenêtres entr'ouvertes.

Enfin, voilà le taureau, retenu par un solide luron arc-bouté à sa boucle. Il est de taille gigantesque, dans la pleine peau d'un sultan, l'œil, à la paupière farouche et rouge.

Jules aussi a fait sa « montée ».

Au bas de la charrière déjà ses vaches ont senti l'odeur des alchémilles, des fléoles rafraîchies de rosée. Elles se sont précipitées goulu-ment au festin. Puis, égaillées dans le pâturage plantureux elles se sont mises paisiblement à brouter, accoutumées tout de suite à leur estivage. Il y a bien eu quelques batailles ; la Papillon a cherché noise à la Flora. Mais c'est la coutume le jour de la montée; et puis la gourman-dise finit par l'emporter sur les instincts belliqueux.

Les hommes ont contemplé leurs bêtes plantées dans l'herbe, le mufle humide et frissonnant. Puis, satisfaits de les voir brouter, sont allés

manger à leur tour.

Il y a eu repas au chalet. Puis on a improvisé une « partie officielle ». Chacun y est allé de la sienne. Joyeuse journée. Le soir est venu.

Alors, pour parachever le rite et clôturer ce jour de « montée » attendu avec impatience d'une année à l'autre; pour extérioriser devant ses

deux fils, beaux jeunes gars de paysans aux bras nus et brunis, ainsi que devant tous son profond amour de paysan pour la terre et de montagnard pour son alpage, Jules, mon voisin, après s'être recueilli un moment, dans le silence du chalet, à la cuisine éclairée par le feu clair des bûches de sapin sec, le paysan, grandi par sa mystique de la terre, entonne le « Ranz des vaches », cette mélodie naïve et profonde, gaie et pleine d'une nostalgie mystérieuse; ce chant du sol, ce chant de chez nous, qui vous arrache les larmes d'une douce émotion.

C'est que ce diable de Jules a une belle voix; et cela est encore une autre tradition de famille. Sa voix de ténor arpège sans effort; le timbre est étoffé et clair. Le chanteur déclame simplement, mais avec une conviction profonde et solide, comme celle des paysans. Au « lioba », il redresse sa taille, ses yeux brillent, et la tablée répond en écho. Du manche de leur couteau sur la table, les convives rythment le patois du re-frain... Et, là-bas, les clochettes semées dans la nuit venue, accompagnent le chanteur...
Instant splendide. Moment palpitant. Ces pay-

sans, les yeux levés vers celui d'entre eux qui chante, sentent avec une joie intense qu'il exprime l'âme qu'il met dans son chant, leur âme à tous, qu'il dit clairement ce qu'ils sentent confusément: leur amour pour la terre et pour leur labeur, leur fierté d'être paysans.

Le chant s'est tu. Seules quelques clochettes sonnaillent encore au lointain. La flamme du feu baisse. L'ombre descend. Personne ne dit mot. Seul le vieil armailli murmure d'une voix tremblante d'émotion:

- Bravo, patron! C'est ça... C'est bien ça... ... Mais on n'aime pas s'attendrir trop long-

· Allons, les amis! un dernier verre. Que diable! on ne fait la « montée » qu'une fois l'an. Et l'on choque derechef; on a déjà trinqué

moult fois aujourd'hui.

Et c'est le retour au village dans le fond de la vallée; descente un peu zig-zagante à enjambées désordonnées! Les « modzons », qui broutent encore, lèvent une tête étonnée vers ces gens qui ont l'air de sauter des pierres imaginaires et de « camber » des « gouilles ». La lune, qui vient de se lever, a l'air étonnée aussi de projeter sur le pâturage bosselé des ombres gesticulantes et bizarres...

C'est la « montée ».

L'esprit du trottoir. — Scène vue. Un pauvre mar-chand de lacets remonte le boulevard, en tenant sa marchandise pareille à des spaghetti noirs et bruns. Il l'offre en vain aux passants. Auprès de l'un d'eux, il

- Enfin, Monsieur, on a toujours besoin de lacets...
- Non, moi, ce dont j'ai besoin, vous ne pourriez pas me le fournir.
- Peut-être, Monsieur.
- Une demi-livre de billets de mille francs.

Alors le vieux camelot, avec le grasseyement bien

— Faudrait voir. Donnez-moi toujours un échantil-lon. Et je tâcherai de vous le réassortir.

LES NOUVEAUX COMMANDEMENTS DU PARFAIT MARI



OUS réserve que l'homme marié se souvienne toujours qu'il est sensé être le chef du ménage et cu'il chef du ménage et qu'il serait au-des-sous de sa dignité de se laisser moner par le bout

du nez par sa femme, chaque mari peut souscrire aux nouveaux commandements suivants. Il doit même les apprendre par cœur. La femme peut les afficher à la cuisine.

1. Le mari pourrait éviter bien de la peine et du temps à sa femme si, avant de sortir, il prenait soin de remettre en place, après usage, chacun de ses objets personnels.

2. Il n'est pas nécessaire, en se rasant, d'asperger les parois et de plancher. On peut parfaitement se raser sans cella et nettoyer ses lames de rascor sans taillader son essuie-main.

3. Sa dignité n'est nullement amoindrie s'il est obligé de prendre fil et aiguille pour recoudre lui-même un bouton; il y néussit bien au service

4. Il doit savoir où se trouvent couverts et